

On n'ignore point qu'il se prépare un concours de *Don Juan* [*Don Giovanni*] entre nos différents théâtres de musique. *Don Juan* [*Don Giovanni*] à l'Opéra, qui possède les hommes de la pièce, à savoir : Faure et Obin, *Don Juan* [*Don Giovanni*] et Leporello ; *Don Juan* [*Don Giovanni*] au Théâtre-Lyrique : ici c'est le trio féminin qui promet de briller d'un éclat sans pareil en la personne de Mmes Carvalho [Miolan-Carvalho], Nilsson et Maesen ; enfin, *Don Juan* [*Don Giovanni*] au Théâtre-Italien ; celui-ci a pris le devant sur tous les autres. Les Italiens jouent *Don Juan* [*Don Giovanni*] chaque année, ce n'est pas pour eux un événement ; ils l'ont donc donné cette semaine avec la distribution suivante : Don Giovanni, Delle Sedie ; Leporello, Zucchini ; don Ottavio, Nicolini ; Mazetto, Mercuriali ; Il commendatore, Selva ; Zerlina, Mlle Patti ; dona Anna, Mme de Lagrange ; dona Elvire [Elvira], Mme Calderon, qui, indisposée le premier jour, a été remplacée à l'improviste par Mlle Vestri. J'ai mis un soin inusité à enregistrer la distribution actuelle du *Don Juan* [*Don Giovanni*], parce que, depuis des années que j'entends exécuter cet illustre ouvrage, j'ai toujours remarqué deux choses : premièrement, que ce grand chef-d'œuvre produisait relativement peu d'effet ; secondement, que les dévots, que les fanatiques du divin Mozart – c'est une congrégation, c'est un rosaire – attribuaient ce résultat à la médiocrité de l'exécution.

D'où j'ai été obligé de conclure que cette musique d'apparence si unie et si simple, à laquelle, au premier aspect, on serait tenté de reprocher respectueusement et bien bas quelque monotonie et un certain air de frugalité, était, au contraire, toute pleine de secrets et de profonds détours qui ne se laissaient pénétrer que par l'admiration fervente, aidée d'un savoir consommé. Il est possible que la musique de Mozart, celle du *Don Juan* [*Don Giovanni*] particulièrement, soit semblable à ces arcanes de la vie spirituelle vantés par les théologiens mystiques, qui ne livrent leurs ineffables douceurs qu'aux âmes longuement préparées par la prière et la haute dévotion, une élite par conséquent ; le commun des fidèles entrevoit dans un lointain assez vague les splendeurs pures de cette Jérusalem musicale, et il admire sur parole avec componction et humilité.

Il s'ennuie pourtant, pour rien au monde il n'oserait le dire tout haut ; cette masse du public réprime ses bâillements et ne s'en prend certainement qu'à soi-même, qu'à la rusticité de son esprit, de ne sentir qu'imparfaitement ce sublime raffiné, ce beau transcendantal. C'est avec une extrême inquiétude qu'il s'avoue le peu d'intensité de ses sensations, et, comme on lui a démontré de cent manières qu'il est en face du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, il est trop heureux de trouver un prétexte et une excuse et d'attribuer, lui aussi, à l'imperfection de l'exécution, la pâleur de l'effet qu'il constate.

J'ai consulté autour de moi, j'ai recueilli les voix, parmi les fidèles les plus assidus de l'église de Mozart, qui m'entourent aux Italiens, et telles sont approximativement sur l'exécution actuelle du *Don Juan* [*Don Giovanni*] les opinions qui m'ont paru prévaloir : Mlle Patti, délicieuse, son

incomparable voix d'abord, et cette musique exige de la voix, ensuite beaucoup de sentiment, un style très-pur, à une ou deux broderies près, une exactitude véritable et le respect du texte ; elle a dit avec un charme exquis et les nuances les plus fines le duo : *La ci darem la mano*, avec un grâce caressante et une nuance de tendresse émue qui y sied à merveille le *Batti, batti* ! Dans le deuxième acte elle a été non moins parfaite, et on faisait remarquer très justement que partout où cette fée avait à placer sa baguette enchantée, la musique s'animait et se transfigurait. Il convient d'en tenir d'autant plus de compte qu'il y a deux ans Mlle Patti n'avait qu'imparfaitement réussi dans le *Don Juan* [*Don Giovanni*] : d'où l'on peut conclure que cette enfant, douée d'une façon sans pareille, serait capable de tous les progrès, si, au lieu d'être en proie à ses spéculateurs qui font de sa vie une entreprise à millions, une sorte de Crédit mobilier chantant, on la tournait vers une destinée plus haute et plus digne : le progrès et le développement de sa nature admirable. Mme de Lagrange est remplie d'intelligence et de bonnes intentions ; elle comprend à coup sûr fort bien toutes les beautés, toutes les délicatesses du rôle qu'elle interprète, mais la voix est sourde et défraîchie ; il en résulte une impression fort pénible qui porte à justifier Don Juan [*Don Giovanni*] ; en voyant cette grande personne noire, tragique et funéraire ; on conçoit son extrême désir de prendre la clef des champs aussitôt qu'il l'aperçoit : elle porte avec elle l'ennui et les sermons. Quelle admirable personnification de l'un des types les plus respectables et les plus fastidieux de la gent féminine que cette dona Anna : la prude grandiose ! Dona Anna, lady Byron ! femmes de prêche, puritaines invincibles qu'on se représente toujours la Bible en main et le devoir à la bouche. Quoique le procédé soit un peu vif et que surtout la circonstance du commandeur [*Commendatore*], mal à propos réveillé, ait poussé don Juan [*Don Giovanni*] à un coup d'épée malheureux qui dépassait son plan ; comme on conçoit bien la tentation à laquelle il cède en allant humaniser par escalade cette vertu monumentale ! Car, après tout, le premier sentiment que cette haute pruderie provoque chez un sceptique, c'est celui d'une certaine irrévérence et le désir de la troubler. Quant à dona Elvire [*Elvira*], quel autre excellent type féminin, quelle représentation judicieuse de la femme quittée ! Notez que son premier mouvement est de crier : *Ingrato ! perfido !*

Vous jugez de l'effet que peuvent produire de telles lamentations sur un gentilhomme de la trempe de don Juan [*Don Giovanni*], qui en a vu bien d'autres et qui n'est plus assez pourvu d'illusions pour s'émouvoir aux reproches des anciennes maîtresses. Comme on devine bien sa réponse ! – Eh ! madame, je ne vous aime plus : qu'y faire ? Une femme qu'on n'aime plus ne peut s'en prendre qu'à elle seule ou à la fatalité, ce qui est absolument la même chose ; vous me répondez que vous n'avez rien fait pour provoquer mon abandon, que vous avez été dévouée, fidèle, attentive : c'est fort probable, mais où avez-vous vu que l'amour fût une conséquence assurée du mérite et des bonnes qualités ? Plût à Dieu qu'il en fût ainsi ! que de soucis de moins ! que de chagrins évités ! si l'amour était une passion raisonnable, croyez-vous que je ne me regarderais pas comme infiniment

plus heureux de vous aimer, vous qui êtes une personne bien née, douce, tendre et jolie ? cela ne serait-il pas pour moi un sort bien préférable à la vie d'aventure que je mène ? Pour donner le change à mon inexorable ennui, je poursuis cette petite Zerline [Zerlina], une grisette champêtre, ou quelqu'autre de ces paysannes mal débarbouillées ; je fais crever de dépit Mathurin, Jeannot et ce pauvre Mazetto [Masetto]. Le bel emploi de la vie, et ne vaudrait-il pas cent fois mieux vivre avec vous dans un bon château en gros seigneur qui fait bonne chère, traite son voisinage, chasse, se moque de tout et meurt universellement respecté ? La belle existence ! Combien elle serait raisonnable et plausible, et, avouez-le, dona Elvire [Elvira], si encore en ce moment *l'ingrato* et le *perfido* faisait un geste pour la ressaisir, vous lui tendriez les bras sans rancune : mais qu'y puis-je ? je ne vous aime plus, et je suis de cette race singulière qui, ayant fait de l'amour l'unique affaire de sa vie, ne sait pas rester au milieu des cendres de l'amour éteint. Adieu, dona Elvire [Elvira] ; croyez-moi, cette poursuite n'est récréative ni pour vous, ni pour moi. Voici don Ottavio, je vous laisse à lui : c'est un digne gentilhomme, il a de la vertu, le tempérament modéré, il est prédestiné à être l'ami des femmes, il vous consolera !

Il est bien évident, d'après cela, que le personnage de dona Elvire [Elvira] est un rôle sacrifié : c'est ce qui arrive presque toujours ; on le livre aux troisièmes chanteuses, et cependant telle n'avait pas été certainement l'intention de Mozart. Ce personnage de femme abandonnée, toujours aimante, et dont l'amour continue à percer à travers les imprécations de commande qu'elle se croit obligée par situation d'adresser à l'ingrat et au perfide, cette physionomie modeste et sensible avait séduit son cœur allemand : aussi, dans la partition, le rôle est-il fort richement partagé. Il faut rendre hommage au zèle de Mlle Vestri ; le zèle ne suffit malheureusement à rien dans ce monde. On m'assure que Mme Calderon, à la seconde représentation, lui a rendu de la saveur et de l'énergie ; je le crois sans peine : Mme Calderon a un sentiment dramatique très-développé que nous avons été plusieurs fois à même d'apprécier pendant cette saison ; elle est bonne musicienne, nourrie de la tradition des maîtres ; elle possède une voix mordante dont les notes hautes surtout sont d'une puissance remarquable : avec tous ces avantages, rien de surprenant à ce qu'elle ait fait valoir comme il le mérite ce rôle de dona Elvire [Elvira] l'abandonnée.

Le Don Juan [Don Giovanni] des Italiens, c'est, comme toujours, Delle Sedie ; pour le dire tout de suite, j'ai grand'peine à lui pardonner son chapeau, son pourpoint, ses manières, trop d'accord avec son costume sans élégance ; c'est véritablement, quant à la tournure, un Don Juan [Don Giovanni] de province, fort lourd, fort empâté, brave homme au fond ; je ne puis pas croire à l'incorrigible scélératesse de ce joyeux garçon. Il manque par trop de *dandysme* ; on le mariera, il aura beaucoup d'enfants. Mais, si l'extérieur du rôle manque à Delle Sedie, son art consommée de chanteur y // [2] // supplée bien heureusement ; il a un goût incomparable, le sentiment des nuances les plus fines ; il a fort peu de voix, on le sait, il ne faut pas

attendre de lui par conséquent de grands effets dans les passages de force ; mais quel style quand il dit le duo : *La ci darem la mano* et la merveilleuse sérénade : *Deh ! vieni alla finestra*. J'ai vu Lablache dans Leporello : c'est un souvenir de mon enfance, et ce souvenir est resté si vif, qu'il m'a gêné pour apprécier tous les artistes que j'ai entendus depuis dans ce terrible rôle. Pourtant il faudrait être bien difficile pour ne pas rendre justice à l'intelligence et au soin de Zucchini, mais la voix manque un peu, et pour cette musique, au dire de ceux qui l'ont le plus étudiée, il faut de la voix. Nicolini a chanté avec grâce le *Il mio tesoro*.

Que curieux personnage que ce don Ottavio, ce *gentleman* accompli, ce bon jeune homme qui circule à travers toute la pièce, uniquement pour donner la main aux dames et chanter une romance divine ! N'oublions pas Mercuriali, Mazetto [Masetto] convenable, et la terrible basse de Selva le commandeur [Commendatore]. Faut-il ajouter que le menuet de la fête a été réglé avec un certain luxe et que les danseuses des Italiens – on tient rigueur à ce petit ballet, pour ma part j'en suis désolé – en tête la première danseuse, Mlle Urban, en font les honneurs avec beaucoup de grâce. Tel que le voici monté, ce *Don Juan* [Don Giovanni] des Italiens, il faut y venir, il faut l'avouer, ne produit qu'un effet relativement médiocre. Je l'ai dit me défiant de la tiédeur de mon zèle, j'ai consulté les fidèles de la religion *mozartienne*, et tous unanimement déclarent que c'est à la faiblesse de l'interprétation qu'il faut s'en prendre. D'autre part, j'entends affirmer à de vieux routiers de théâtre qui ont vu jadis exécuter *Don Juan* [Don Giovanni] à l'Opéra que là, avec une exécution irréprochable et une mise en scène splendide, l'effet sur le public a de même été assez limité. Voilà une expérience que nous allons nous trouver prochainement conviés à recommencer sur une vaste échelle et dans des conditions exceptionnelles, puisque presque simultanément l'Opéra et le Théâtre-Lyrique vont nous donner leur édition de *Don Juan* [Don Giovanni]. J'avoue que pour ma part cette épreuve m'intéresse particulièrement et que je la suivrai avec tout le soin dont je suis capable. Je ne puis m'empêcher d'être très-frappé de l'écart si considérable que j'ai tant de fois constaté entre le jugement des artistes et des raffinés au sujet de *Don Juan* [Don Giovanni] et les impressions du public. Je ne fais des impressions de la grosse foule que le cas qu'elles méritent : maintes et maintes fois je l'ai prouvé. Cependant, il est bon de remarquer qu'en ce qui touche les chefs-d'œuvre dramatiques la foule finit toujours par se trouver d'accord avec les admirations des connaisseurs. Il peut arriver que certaines œuvres émouvantes et vulgaires captivent la foule et ne parviennent jamais à conquérir l'attention des raffinés, mais les chefs-d'œuvre qui se sont emparés d'abord de l'admiration des connaisseurs finissent peu à peu par être goûtés de tout le monde.

Cette universalité d'admiration n'existe pas pour *Don Juan* [Don Giovanni], elle est plutôt nominale que réelle. Faut-il l'attribuer à la délicatesse de cet art concentré, à la simplicité un peu monotone de ses formes, à la frugalité des moyens matériels dont il dispose, et qu'il est d'ailleurs de son tempérament châtié d'employer de préférence ? Faut-il au

contraire en chercher la cause dans une certaine langueur, dans une certaine mollesse un peu traînante, attachée au génie de Mozart ? Faut-il croire que ce génie avant tout élégant, délicat et tendre, se trouve ne plus répondre qu'à demi à ces âmes modernes, devenues, en dépit d'elles-mêmes, âpres, violentes et tendues ? C'est fort possible, et, pour tout avouer, je conviendrais que c'est de ce côté que penche mon jugement ; je crois que cet art exquis, que cet art si bien accordé avec la complexion morale d'une société oisive, tempérée et polie, paraît un peu fade à une société moins fine et plus robuste. On me cite alors l'exemple de Racine, et, tout en sentant l'analogie, je remarque pourtant que nous demandons à la musique des sensations d'un ordre tout autre que celles que nous attendons de la poésie et des lettres.

L'impression physique, la vibration des nerfs, joue en musique un rôle prépondérant qui disparaît en littérature. En second lieu, ce qui nous touche encore par-dessus tout aujourd'hui en Racine, c'est la peinture des sentiments et l'exacte analyse du cœur humain ; ce sont des facultés, la seconde surtout, qui échappent à l'art musical ; restent dans Racine la perfection de l'expression et la pureté du style ; c'est là aussi ce que les hommes de l'art prisent au plus haut point chez Mozart, et il est évident que là réside en effet la qualité maîtresse de son génie. Pourtant la double expérience de ce *Don Juan* [*Don Giovanni*] à l'Opéra, au Théâtre-Lyrique, sera intéressante à tous les points de vue. *Don Juan* [*Don Giovanni*] deviendra-t-il populaire, et je l'entends dans le bon sens, populaires comme le sont *Guillaume Tell*, *Robert* [*Robert le Diable*] et les *Huguenots*, comme *l'Orphée* [*Orphée et Eurydice*] de Gluck lors de sa reprise ? C'est ce qu'il faudra voir et ce que pour ma part je ne me chargerai pas de prédire.

Graziani le baryton, cette belle voix, la plus belle de ce timbre que j'aie, pour ma part, jamais entendue, nous est revenu de Russie et a fait sa rentrée aux Italiens dans *Rigoletto*. Son merveilleux instrument n'a rien perdu de sa puissance métallique, et l'art du chanteur a plutôt gagné que perdu. Voilà un résultat qui se trouve bien rarement chez les chanteurs retour de Russie, et, si nous avons à le constater chez Mlle Patti, qui, dit-on, va s'y rendre avec un engagement d'un prix hyperboréen, nous devons nous en trouver bien satisfaits.

A propos du chiffre fabuleux de cet engagement, je soumetts cette observation aux financiers qui vont valoir le printemps et la renommée de l'aimable petite fée : qu'ils tirent les plus grosses sommes possible de leur phénomène, rien de plus naturel, d'autant plus qu'ils y sont intéressés, c'est pour eux qu'ils travaillent : la voix passe, l'argent reste, mais il devient très-maladroit de crier sur les toits ces chiffres fabuleux ; cela finit par irriter et agacer le public français ; en Amérique, ce serait merveille, l'argent est la seule et unique mesure de toutes choses ; en France, il est certes bien puissant ; pourtant je ne sais quel dernier reste de notre éducation gothique nous porte à mettre quelque pudeur dans l'adoration que nous avons pour lui. Une personne disant hautement que l'argent est tout pour elle, et qu'elle

est prête à tout pour l'argent, nous paraît un être cynique. On lui pardonnerait la chose, pas la doctrine. Ce sont des nuances, et je reconnais que ces nuances doivent sembler ridicules à un Américain israélite, mais c'est de telles nuances que se forme en définitive l'opinion française, et nous n'avons pas encore entendu dire qu'il se trouvât beaucoup d'artistes de force à la dédaigner.

L'Opéra revient peu à peu à son répertoire que l'éternité de l'*Africaine* avait fait par trop oublier. On a repris la *Juive* pour les débuts de Mlle Mauduit, avec Villaret dans le rôle d'Éléazar. Mlle Mauduit est décidément pour l'Opéra une acquisition extrêmement précieuse, et cette jeune personne, dès à présent, donne mieux que des espérances ; elle a une voix superbe, douée surtout de cette qualité si entraînante et si rare, la chaleur ; elle est fort intelligente, elle a une physionomie expressive, très-avantageuse à la scène. Elle avait parfaitement réussi dans *Robert* [*Robert le Diable*], elle a plus parfaitement réussi encore dans le rôle de Rachel, elle lui a rendu l'énergie et la netteté que tant de cantatrices de romances s'efforcent de lui enlever. Elle a particulièrement brillé dans le duo du second acte avec Léopold et dans le trio final. Villaret a dit avec un véritable talent l'air fameux dont la fin est si mauvaise : *Rachel, quand du Seigneur* ; mais il a manqué de gravité et d'onction dans la pàque, cette page où Halévy montra réellement du génie.

Il me semble que le théâtre des Folies-Dramatiques vient de mettre la main sur un de ces bons succès qui refont les fortunes. Cet ample vaudeville s'appelle : *Les Cinq francs d'un bourgeois de Paris*. C'est la très-comique histoire d'un gros marchand de nouveauté, un des princes de la soierie qui veut bien s'émanciper de temps à autre en folles fêtes pendant que sa femme est aux champs, mais qui prétend ne jamais dépenser que cinq francs en toutes ses débauches. Or, il advient qu'à la suite d'une de ses escapades il a déjeuné à la Maison-d'Or, paru aux courses de La Marche en équipage tapageur et en compagnie des plus voyante ; il a été au bal de l'Opéra, fait la conquête d'une comédienne sensible, et les cinq francs sont encore intacts ; seulement, il est obligé de payer les dettes de son neveu et de la marier à sa fille, car le neveu a le secret de ses déportements et menace de tout révéler à la tante, bourgeoise carrée qui ne badine pas sur la vertu. Toute cette intrigue de carnaval a été dirigée par la bienfaisante actrice, amie du neveu.

C'est un bon vaudeville, très-gai, émaillé de couplets, de rondeaux, de soupers, de travestissements et de danses variées, et, parmi tout cela, de scènes qui sont de la meilleure farce, le tout admirablement joué. Le principal acteur, Milher, est un comique très-intelligent et très-franc ; Camille n'a plus de voix et pourtant chante à merveille ; enfin, la jeune première, Mlle Minelli, est tout à fait jolie, fine et gracieuse comme son nom. Bonne chance aux Folies-Dramatiques ! des pièces semblables les ramènent au genre qui a fait jadis leur fortune et leur gloire ; qu'elle y reviennent avec le même bonheur, c'est la grâce que nous leur souhaitons.

LE PAYS, 5 mars 1866, [pp. 1-2].

Journal Title: LE PAYS

Journal Subtitle: JOURNAL DE L'EMPIRE

Day of Week: Monday

Calendar Date: LUNDI 5 MARS 1866

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: 64

Year: 18^e ANNÉE

Series:

Pagination: [1 à 2]

Issue: Livraison du 5 mars 1866

Title of Article: FEUILLETON DU PAYS – 5 MARS 1866

Subtitle of Article: REVUE DRAMATIQUE
THÉÂTRE ITALIEN : *Don Giovanni* – Rentrée de
Graziani dans *Rigoletto*.
THÉÂTRE IMPÉRIALE DE L'OPÉRA : Début de
Mlle Mauduit dans la *Juive*.
FOLIES-DRAMATIQUES : *Les Cinq Francs d'un
bourgeois de Paris*, pièce en quatre actes de MM.
Dunan-Mousseux et J. Pélissier.

Signature: G. DE SAINT-VALRY

Pseudonym:

Author: Gaston de Saint-Valry

Layout: Front-page feuilleton

Cross-reference: